

Renaud Camus

La Guerre  
de Transylvanie

*Journal 1991*



## Texte de présentation

Pascale Casanova, quand elle m'interrogeait à la Maison de la Radio, l'autre jour, vendredi, avait l'air de s'étonner de la bizarrerie de ma situation sociale, archaïque, *celle d'un dandy*, a-t-elle dit, je crois bien... « Vous ne travaillez pas... » Comment cela, *je ne travaille pas ?*

Moi qui suis dix heures par jour à mon bureau ! Mais je vois bien ce qu'elle veut dire. Cependant, que serait-ce si je « travaillais » ? Et comment font les gens qui « travaillent » en effet, qui vont à un bureau, qui donnent des cours, qui reçoivent des patients, des clients, des élèves, et qui pourtant répondent aux lettres, lisent des livres, en écrivent, et remercient de ceux qu'on leur envoie ? Moi, je me suis enfermé, essentiellement grâce à ce journal, mais aussi du fait de quelques contraintes tout aussi folles – comme le classement des cartes postales, des reproductions de tableaux, par ordre chronologique des peintres, avec indication de la date du jour où j'ai vu les œuvres, et même de la compagnie dont je bénéficiais à ce moment-là (les piles de carte postales en attente de ce traitement valent bien les piles de lettres en attente d'une réponse...) –, enfermé, donc, dans un système névrotique où le temps manque tout le temps. Mais, comme toute bonne névrose, ce système a sa fonction protectrice, et même créatrice, impulsive, « impulsionnelle ». C'est à lui que je dois cette avidité d'être qui fait les heures toujours trop courtes, les jours trop rapides, les semaines trop peu nombreuses, le monde trop vaste pour la curiosité que j'ai de lui, et qui n'est peut-être qu'une avidité de le classer, comme mes cartes postales, ou de l'écrire, comme ce journal. C'est une course avec la mort, et elle la gagnera fatalement. Mais c'est une course qui l'oblige à courir un peu, elle aussi, au lieu d'attendre paisiblement que d'ennui je tombe entre ses bras.

# La Guerre de Transylvanie

## ÉGLOGUES

- I. *Renaud Camus, Passage, roman, Éditions Flammarion, collection « Textes », 1975.*
- II. *Denis Duparc, Échange, roman, Éditions Flammarion, collection « Textes », 1976.*
- III. 1. *Renaud Camus & Tony Duparc, Travers, roman, Éditions Hachette/P.O.L, 1978.*  
2. *Jean-Renaud Camus & Denis Duvert, Été (Travers II), roman, Éditions Hachette/P.O.L, 1982.*

Autres livres de Renaud Camus :

*Chroniques autobiographiques :*

Tricks, *Éditions Mazarine, 1979. Nouvelle édition complétée, Persona, 1982.*

*Édition définitive, P.O.L, 1988.*

Journal d'un Voyage en France, *Éditions Hachette/P.O.L, 1981.*

Journal romain (1985-1986), *Éditions P.O.L, 1987.*

Vigiles (Journal 1987), *Éditions P.O.L, 1989.*

Aguets (Journal 1988), *Éditions P.O.L, 1990.*

Fendre l'air (Journal 1989), *Éditions P.O.L, 1991.*

L'Esprit des terrasses (Journal 1990), *Éditions P.O.L, 1994.*

*Romans*

Roman Roi, *Éditions P.O.L, 1983.*

Roman Furieux (Roman Roi II), *Éditions P.O.L, 1987.*

Voyageur en automne, *Éditions P.O.L, 1992.*

Le Chasseur de lumières, *Éditions P.O.L, 1993.*

L'Épuisant Désir de ces choses, *Éditions P.O.L, 1995.*

*Récits*

El, *Éditions P.O.L, 1996.*

## ÉLÉGIES

- I. *Élégies pour quelques-uns, Éditions P.O.L, 1988.*
- II. *L'Élégie de Chamalières, Sables, 1989. Rééd. Éditions P.O.L, 1991.*
- III. *L'Élégie de Budapest, in Le Voyage à l'Est, Éditions Balland et La Maison des écrivains, 1990.*
- IV. *Le Bord des larmes, Éditions P.O.L, 1990.*
- V. *Le Lac de Cresse, Éditions P.O.L, 1991.*

## MISCELLANÉES

- I. *Buena Vista Park, Éditions Hachette/P.O.L, 1980.*
- II. *Notes achriennes, Éditions P.O.L, 1982.*
- III. *Chroniques achriennes, Éditions P.O.L, 1984.*
- IV. *Notes sur les manières du temps, Éditions P.O.L, 1985.*
- V. *Esthétique de la solitude, Éditions P.O.L, 1990.*

*QU'*

*Qu'il n'y a pas de problème de l'emploi, Éditions P.O.L, 1994.*

## TOPOGRAPHIE

Sept sites mineurs pour des promenades d'arrière-saison en Lomagne, *Sables, 1994.*

Le Département de la Lozère, *Éditions P.O.L, 1996.*

## ÉLOGES

Éloge moral du paraître, *Sables (31130 Pin-Balma), 1995.*

Renaud Camus

La Guerre  
de Transylvanie

*Journal 1991*

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

Avec le soutien du



[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)

© P.O.L éditeur, 1996  
ISBN : 978-2-8180-1829-3

*A Daniel Lelong*



*Le réel est ce qui porte une ombre*

*Jean Frémon, L'île des morts*



Berlin, hôtel Esplanade, mardi 1<sup>er</sup> janvier, une heure de l'après-midi. Salut, postérité du plus grand des grands hommes... Est-ce à peu près cela, le vers de Larbaud, ou plutôt de Barnabooth, à propos de Berlin? Un Barnabooth plus ou moins approximatif me tient compagnie à travers le monde, ou seulement l'Europe; et rarement il fut plus présent à mes côtés que lors de ce voyage-ci, et dans cette ville où je viens pour la première fois, mais où ce riche ambassadeur me représentait invisiblement de longue date – ou si c'était elle auprès de moi? De mes amis qui sont partis ce matin, rentrés en France sans que je les voie, car à cette heure-là je n'avais même pas encore regagné l'hôtel, aucun n'a été capable de me dire ce qu'était exactement la *Sieges-Allee*, que j'imaginai d'après les poèmes, le poème, être l'une des artères principales, encore que sylvestre, éventuellement, de la capitale éparse des reïchs engloutis. N'est-ce pas sur la *Sieges-Allee* que marche l'ineffable Archibald Olson B., aux côtés de celui qu'il nomme vocativement *mon doux Stevo*, et qui lui-même me fut à travers les années un compagnon fidèle, et choyé en silence, blondement idéal, et si tendre? Or de mes actuels, bien réels, compagnons de voyage, aucun ne paraissait rien savoir de cette avenue boisée, sableuse, que traçait à travers le Tiergarten mon rêve complaisant, paresseux; pourtant l'un d'entre eux est allemand (« de l'Est », il est vrai), tandis que l'autre a fait ici, au sein de nos belles troupes d'occupation, son service militaire, assez longtemps et avec un suffisant plaisir pour se forger de l'Allemagne, de l'armée, des *Officers and Gentlemen* et des bords de la Sprée quelques images mythiques éternellement efficaces, car libidinalement fondatrices, ou presque.

N'empêche : pas de *Sieges-Allee*... L'inventé-je, ou bien Larbaud? On m'a montré toutefois, qui m'a semblé de bon augure dans ma quête, d'autant que je peux la voir de l'entrée de cet hôtel, ou peu s'en faut, la *Siegessäule*, colonne de la

Victoire, portant son *Grosser Stern*, au beau milieu du parc. C'est sans doute de là que vient la confusion. A moins, autre hypothèse de voyageur dépaysé, au demeurant fort ignorant de toute chose germanique, que notre *Allee* ne soit l'ancien nom de la *Strasse des 17. Juni*, qui commémore le soulèvement à l'Est, en 1953 ? Se dresse là, quoi qu'il en soit, le solennel Monument aux Morts soviétique, que gardaient jusqu'à ces jours derniers, seuls de leur espèce de ce côté de ce qui fut le mur, deux soldats russes, eux-mêmes protégés par deux soldats britanniques. Mais l'armée rouge vient de plier bagage ; sa gloire et ses défunts n'ont plus pour rempart, là-bas, que la sagesse des citoyens et des nations ; et l'on vend ses dépouilles médiocrement opimes – bonnets de fourrure de déserteurs, médailles communistes et lambeaux d'uniforme – sur les larges trottoirs du cours, face à la porte de Brandebourg, avec de petits fragments de mur dans des sachets de matière plastique...

Tout de même : Frédéric II (car c'est de lui qu'il s'agit, j'imagine) fut-il vraiment *le plus grand des grands hommes*... ?

De son cheval il continue de veiller, *Unter den Linden*, sur l'admirable *forum federicianum*, qu'il semble avoir assez bien protégé, au point que c'est à peu près le seul secteur de la ville, à première impression, qui donne au voyageur le sentiment qu'il se trouve dans une grande capitale historique européenne. Du reste de l'immense agglomération, une bonne partie, avec les très larges avenues droites, les immeubles-tours isolés – comme il en abonde en ces parages-ci pourtant très centraux, sur une carte –, les longues et bizarres solutions de continuité, au sein même de ce que nous sommes habitués à considérer comme l'animation urbaine, évoque plutôt, pour l'étranger qui débarque, une interminable banlieue, ou bien les villes américaines, pour tourner plus flatteusement les choses. Est-ce là l'effet des terribles destructions de la guerre, de la longue partition qui a privé chacune des moitiés de la ville de beaucoup des éléments qui traditionnellement marquent de façon bien nette le centre des grandes métropoles ? Ou bien l'étonnement que j'éprouve, et la difficulté de comprendre, tiennent-ils surtout au caractère particulier de ces jours fériés ?

Hier lundi, tout ce que nous voulions voir était fermé. Nous nous sommes rabattus d'abord sur le grand stade olympique nazi, à Charlottenburg. Il fait paraître tout à fait riant et presque intime, par comparaison, gemütlichement humain et quasi rococo, le Foro Italico fasciste. Il y a ici, dans ces quelques idées architecturales, rares, simples et butées, quantitativement élargies à l'infini, comme par une hystérie glaciale, quelque chose de beaucoup plus inquiétant que dans la pure emphase mussolinienne, qui reste essentiellement décorative, elle, et soumise, même si c'est avec beaucoup de naïveté, à de millénaires traditions de fastes et de jeux du cirque. L'Olympia-Stadion, évidemment, a été dépouillé de la plus grande part de ses motifs ornementaux, trop compromis et trop compromettants ; et la lumière basse d'un jour d'hiver du nord ne fait rien pour masquer la nudité terrible, énorme, où le rend cette inévitable toilette ; sans compter que d'autres images, parisiennes, celles-ci, grecques, argentines ou chiliennes, scènes de rafles, de détention, de tortures ou de concentration, n'ont rien fait pour améliorer dans notre esprit, depuis la chère Mme Riefenstahl, les connotations fâcheuses et même sinistres dont sont encombrés les stades, le mot et la chose.

Selon ma méthode habituelle, j'ai choisi de m'en laver dans le stupre, et si possible dans le plaisir, puisque aussi bien nous étai barrée, qu'y pouvions-nous, toute activité culturelle. Et j'ai mis tant d'ardeur à cette immersion délibérée dans la plus immédiate et la plus facile volupté que j'ai laissé s'achever en eau de boudin, sans y apporter la moindre touche finale délibérée, le journal de l'année dernière, dont je ne sais comment il s'appellera peut-être un jour, si Dieu veut.

Une après-midi presque entière à l'Apollo City Sauna m'a valu la rencontre d'un musculeux médecin badois et, dans la vapeur, quelques moments de très intense excitation, contrôlée toutefois, contrôlée comme je l'ai pu, car je voulais me réserver des forces pour la nuit. Et le ciel bas m'est témoin ce matin, ce très tardif matin, que j'allais en avoir besoin en effet, après un réveillon parmi les amis dans un assez désagréable restaurant de Kreuzberg, et après un passage avec eux au fameux SchwuZ, sympathique endroit, je suppose, mais qui garde beaucoup trop de traces à mon gré de sa sympathique, et combien méritante, origine militante : Gilles D. trouvait à ce loft immense, au quatrième étage d'une arrière-cour décatie de Kreuzberg, quelque chose de l'ancienne Arcadie parisienne; et cette remarque n'est pas sans fondement, loin de là, malgré son caractère à première vue paradoxal, à propos de cet endroit très à la mode, et qui passe pour figurer le dernier mot du dernier cri de l'alternativisme berlinois. Encore ai-je passé trop de temps aussi, plus tard, au Tom's Bar, qui la veille s'était montré infiniment plus distrayant, d'où mon attachement prolongé, et malheureux, à son endroit.

C'est seulement sur le coup de quatre heures du matin, comme je me préparais à regagner sagement l'hôtel, que j'ai décidé de faire un dernier petit détour en faveur de l'Andreas Kneipe; et là j'ai rencontré une animation bien supérieure en tout point à ce que j'avais cru découvrir plus tôt, et d'abord un joli petit Français de Berlin, Jacques, que je connaissais de vue du Marais, et qui a mis un très chaleureux point d'honneur à se montrer plus qu'accueillant envers son compatriote isolé dans la ville inconnue, et à lui souhaiter une heureuse année. Et vraiment ce furent grâce à lui, au Kneipe d'abord, puis en face, dans les profondeurs du Connection, où il m'avait entraîné, des moments de très précieuse intimité, tendre et souriante, légère, ambiguë juste comme il convenait, camarade à la fois et pleine de longs baisers, entrecoupés pour moi d'excursions solitaires et stupéfaites vers des obscurités frémissantes de tout ce que la tendance « leather » la plus rudement bon enfant peut inventer de caresses, de léchages, de suçages, de branlages et de divertissements divers, bien huilés.

Eux m'ont mis dans les bras, alors que déjà l'aube blanchissait la campagne, sûrement, d'un Sigmar au corps formidablement à mon goût, et qui s'est révélé, le bon garçon, outre que très complaisant à m'en laisser profiter, drôle, gentil comme tout, et même très tendre, lui aussi, qui l'eût cru ?

Jacques, cependant, était en compagnie de son amant en titre, un Allemand, et ne pouvait le quitter en cette nuit solennelle, d'autant moins qu'ils semblent s'entendre à merveille, selon quel exact modus vivendi je ne sais (quoique je le suppose assez libéral). Sigmar, lui, n'avait pas sur lui son nécessaire à lentilles de contact, de sorte qu'il ne pouvait non plus venir dormir ici. De toute façon, il était neuf heures

du matin, et nous n'avions plus guère d'énergie à échanger ; mais beaucoup de bonne humeur et d'affection impromptue, le long des rues blanches qui nous ramènèrent un moment côte à côte, lui vers sa station de métro, moi vers cette chambre d'hôtel où j'ai dormi deux heures. Et c'était la première fois de ma vie que je rentrais si tard, je crois bien : la lumière du jour a déjà surpris mes plaisirs, mais c'était après de courtes nuit de printemps, pas au cœur de l'hiver.

Et comme j'achève à l'instant ce bref résumé de la nuit, soigneusement expurgé, il va sans dire, des épisodes les plus éprouvants pour les sensibilités les plus délicates, coup de téléphone de Sigmar, justement ; qui ne me propose rien de moins que d'aller avec lui voir un film *coréen*, je vous prie (avec des sous-titres en allemand, je suppose !), dont il doit faire la critique pour un journal d'ici. J'ai réussi à contrer ou à différer ce projet, séduisant d'inspiration, certes, mais un peu austère de consistance, tout de même, par une invitation à une visite ici ; et j'attends donc ce cinéphile. Si ne voilà pas une année qu'elle ne commence pas trop mal, pour une fois...

*Cinq heures vingt (en attendant Sigmar).* Mon intention était de quitter aujourd'hui ce grand hôtel, où m'avait installé la générosité de Philippe, et de gagner l'un des hôtels gay des environs de la Fuggerstrasse, Tom's House ou Brenner. Mais chez Tom il n'y avait de chambre que demain, le Brenner n'a de disponible que des doubles, et l'un ni l'autre, non plus qu'aucun hôtel de cette sorte, je suppose, n'accepte les cartes de crédit. Autant de bons prétextes pour écouter la voix susurrante de ma ruineuse paresse, et pour ne pas faire de nouveaux déménagements. Je vais rester ici. Après moi le déluge ! L'Esplanade n'est pas tel que je l'aurais choisi personnellement, moderne (mais presque tous les hôtels de Berlin sont modernes), et se dressant dans des parages qui n'offrent à l'œil aucune satisfaction particulière, historique ou esthétique ; mais il est très confortable, commodément situé, et suffisamment grand pour que des allées et venues de toute nature y passent tranquillement inaperçues (point essentiel).

Mon seul vrai reproche à son endroit porte sur l'éternelle question de la double porte. Le dépliant publicitaire vante « la parfaite insonorisation des chambres » ; mais tout le monde sait bien (ou bien ce monde n'est-il fait que de moi ?) qu'il n'y a pas d'insonorisation qui vaille ni qui tienne, sans double porte. Des enfants courent et jouent dans le couloir, cette après-midi. Et je suis exposé au moindre de leurs cris. Cependant j'ai plus ou moins résolu pour ma part les plus gros des problèmes de cet ordre : je ne dors plus, à Paris et en voyage, qu'avec des bouchons d'oreille. Je ne m'en sens que plus libre, plus objectif, pour m'étonner éternellement de la résistance butée, croissante, même – car cet hôtel est flambant neuf –, de l'hôtellerie universelle à cette commodité si simple, aux vertus pratiques et métaphoriques tellement évidentes : la double porte...

*Mercredi 2 janvier, minuit et quart.* « Concordance » : garé la voiture devant le mémorial soviétique. Été voir le Reichstag et, emporté par mon élan, visité l'exposition documentaire permanente « Questions à l'histoire de l'Allemagne » – intéressante, mais qui n'ajoute pas grand-chose à son propre catalogue (lequel existe en français, pour une fois). Franchi l'ancien mur, suivi Unter den Linden, bien triste, admiré les palais fédériciens et schinkeliens, été au Pergamon. J'y suis arrivé trop tard pour en faire un tour complet, mais j'en ai vu l'essentiel, je crois, avec une admiration froide. Il y a d'abord que ce Pergamon-Museum est un « must » au sens le plus contraignant de ce mot déjà désagréable en soi, que tout le monde veut vous y envoyer toute affaire cessante, et que pareille pression engage à la résistance ; il y a aussi que les salles, en tant que salles, y sont sinistres, et leur organisation muséographiquement indéfendable : des moulages sont mélangés avec les originaux, les éclairages sont blafards, les cartouches incompréhensibles (en tout cas par moi) ; il y a surtout que j'ai la tête ailleurs et, comme disait l'impératrice Eugénie, « un peu bas » : l'autel de Pergame et la porte de Milet sont d'incontestables splendeurs, la sculpture et l'architecture hellénistiques n'ont pas de plus ardents partisans que moi, mais est-il bien raisonnable, tout de même, de passer toute une glaciale après-midi parmi les antiques, si callipyges que soient plus d'un, quand on pourrait la savourer plutôt au Steam Sauna, pour changer un peu de l'Apollo City Sauna ? Il y a dans la vie une hiérarchie des valeurs, tout de même ! Et je n'ai pas manqué, bien sûr, de courir jusqu'au premier de ces intéressants établissements, sitôt mes devoirs culturels consciencieusement accomplis.

Ce fut pour y rencontrer dans la vapeur un cas d'hirsutisme particulièrement remarquable, et d'autant plus remarquable que le présentait, pour une fois, un très joli garçon, mince, agile et musclé. Il a hélas commis l'erreur, comme je m'étais approché de lui, de vouloir me branler inconsidérément, alors que sachant bien ce qui allait se produire s'il continuait je tâchais de l'en empêcher, tout en lui léchant le torse, les épaules, la nuque. Et bien entendu je n'ai pu me retenir d'envoyer du foutre contre la céramique. Il a d'ailleurs fait de même, bien poliment, presque en même temps. Mais c'était dans son esprit une fin en soi, et nos relations se sont malheureusement arrêtées là. Il n'empêche : ces cinq minutes sont assez pour alimenter toute une vie de fétichistes nostalgies, émerveillées et furieuses.

Vint ensuite une jolie moustache blonde, montée sur un très petit jeune homme, qui ressemblait singulièrement à une de mes stars favorites du cinéma pornographique de la grande époque : ce que lui ayant déclaré, il (anacoluthé) n'en parut pas autrement satisfait. Son intention est d'aller habiter Paris, l'an prochain. Je lui ai donné mon adresse, bien sûr, mais je ne peux que m'étonner d'un dessein qui risque de l'exposer à d'assez sérieuses déconvenues : notre Continental-Opéra ne pourra que lui paraître bien fade, auprès du Steam Sauna Club, et le café guatémalteque bien gnanngan, au sortir du Knast. Paris, sous le rapport de la volupté, est une toute petite ville de province, et manquant singulièrement d'inspiration, si on la compare à tout ce qu'offre Berlin. J'ai écrit jadis de Rome, non sans quelque exagération, probablement, qu'elle était la cité du monde où il était le plus difficile de réaliser le simple et légitime désir de « tirer un coup » ; Berlin doit être l'une de

celles où c'est le plus facile – la difficulté n'étant plus, mais sérieuse, à mon grand âge, que de se montrer capable de profiter pleinement de toutes les possibilités qui se présentent.

Je suis encore allé au Knast, après le sauna. Dieu merci, il ne s'y trouvait cette fois pas grand monde; car j'aurais certainement été bien mal à même d'exploiter pour le plaisir la moindre éventualité qui se fût présentée...

*Jeudi 3 janvier, neuf heures et demie du matin.* Donc, un homme de quarante-cinq ans, ou presque, et qui les paraît bien, peut se voir offrir ici, gratuitement, bien entendu, exception faite des dépenses propres à son séjour et à ses sorties (et celles-ci ne sont pas minces), plus de plaisirs de la chair qu'il n'est physiquement capable d'en éprouver... Que faut-il en conclure? Que la Sagesse des Nations se trompe, et le trompe, et nous trompe, qui lui conseillerait de n'en profiter qu'à peine, ou pas du tout? Mais si cette Sagesse-là n'était pas plus sage que la « Morale » n'est morale?

\*

Jacques (« XV »)? Vers 1975, je me souviens, nous en étions arrivés à Jacques XIV (c'étaient des Jacques de toute sorte). Ensuite il n'y a plus eu de Jacques, ou bien j'ai renoncé à compter...), Jacques, donc, le joli Parisien de Berlin, se plaint de l'afflux actuel de visiteurs, dans la ville. « Avant c'étaient seulement les gens qui voulaient *vraiment* venir, qui venaient ici : des gens pour qui Berlin représentait quelque chose de spécial, qui sentaient qu'ils pouvaient avoir une relation particulière avec cette ville. Il fallait un vrai désir, pour arriver jusqu'ici; tandis que maintenant les gens viennent parce que c'est une chose qui se fait, parce que la ville est sur tous les circuits rituels, une capitale comme une autre, rien de plus : ça ne veut plus rien dire... »

« Remarque, je ne dis pas ça pour toi... » ajoute-t-il gentiment.

\*

Sigmar raconte qu'un Américain blanc fouettait son amant noir, l'autre jour, au Knast, où ces choses-là ne se font pas couramment. Il l'avait attaché à un pilier du bar, et l'avait progressivement déshabillé, comme il se dénudait lui-même. L'assistance, pourtant relativement blasée en ces matières, était perplexe, un peu gênée tout de même par de trop étroits rapports, peut-être, entre cette scène théâtralement érotique et une réalité possible, historiquement avérée.

\*

On ne m'a pas laissé entrer dans les caves du Connection, hier : il fallait pour avoir droit d'accès être « en uniforme », c'est-à-dire, je suppose, vêtu de cuir noir des pieds à la tête (comprise), comme le sont les trois quarts des garçons du Knast, qui passent de là dans cette *twilight zone*.

\*

En même temps, ils sont tous extrêmement « civiques » (ce que j'approuve fort, évidemment) : comme je racontais à Sigmar les ennuis qu'a valu à Philippe son usage constant des voies réservées aux autobus et aux taxis (un beau chauffeur de taxi a failli nous tuer, de fureur, sur le Kurfürstendamm), je n'ai suscité chez lui qu'une grande indignation pour tout manquement à la règle municipale. L'argument de Philippe, pour la bafouer en permanence, est qu'elle vit ces temps-ci ses tout derniers jours de validité. La nouvelle municipalité, de droite, a supprimé les couloirs réservés, qui étaient une innovation récente des socialistes et des « verts » ; de sorte que la question est aussi politique.

Karl, le petit Bavarois du sauna, hier, celui qui veut aller vivre à Paris, jugeait que nous ne pouvions pas rester trop longtemps dans une cabine, parce que d'autres pouvaient en chercher une, comme nous-mêmes l'avions fait longuement. Il a très soigneusement nettoyé le matelas de faux cuir, afin que nul ne puisse être exposé à la moindre goutte de notre foutre. Il ne fume que des cigarettes de la marque West, parce que ce sont celles dont le goût est le plus proche, selon lui, des Marlboro, et qu'il convient de boycotter Marlboro, branche de Philip Morris, coupable de soutien au sénateur Jesse Helms. Etc.

À la House of Computers, à côté d'ici, un jeune homme extraordinairement gentil s'est donné un mal fou, hier matin, pour essayer de faire redémarrer mon appareil (il semble qu'une partie du « programme » se soit effacée...). Il a véhémentement refusé tout émolument. Tous les garçons qu'on rencontre sont très chaleureux, très faciles d'accès, toujours prêts à vous offrir un verre ou à vous rendre un service quelconque. En revanche, le personnel des restaurants s'est montré presque toujours condescendant et désagréable, jusqu'à présent. Les deux patrons du restaurant Anatole, le premier soir, poursuivaient par-dessus nos têtes et d'un bout à l'autre de la salle une interminable scène de ménage, dont la mauvaise humeur retombait nécessairement sur nous. Au restaurant du second soir, dont j'oublie le nom, personne ne s'occupait de nous, d'entiers quarts d'heure durant ; et l'on sentait bien que, nous fussions-nous si peu que ce soit impatientés, comme nous commençons d'en être tentés, nous n'aurions fait que confirmer l'image de gens insupportables et sans cesse protestants qu'ont ici les Français. Il ne s'est rencontré qu'un barman du Steam Sauna pour faire montre de vraie gentillesse, et de patience amusée à l'égard de mon terrible charabia.

Les salles consacrées à l'histoire récente de l'Allemagne, dans l'exposition du Reichstag, le montrent bien par défaut (et d'ailleurs je n'en soupçonnais pas moins) : la fameuse amitié franco-allemande, qu'on nous présente toujours, en France, comme le plus solide pilier de notre politique étrangère, et comme l'une

des grandes réussites de la V<sup>e</sup> République, n'a pas la moindre réalité « mythologique » pour les Allemands. Presque rien n'y fait allusion, pas un instant on ne se voit offrir l'occasion d'y penser, d'une salle à l'autre. L'Allemagne ne songe à se situer que par rapport aux deux (ex?)-superpuissances, et les nations secondaires comme la nôtre n'intéressent pas du tout son imaginaire politique.

*Dix heures et demie du soir.* Quelle curieuse chose que ces fameux musées de Dahlem ! Ils sont au diable vauvert, mais vraiment au diable, et rien ne vous guide vers eux, pas le moindre panneau, de sorte que c'est la croix et la bannière de les trouver. Ils ouvrent sur de petites rues banlieusardes et détournées, parmi des immensités de pavillons assez cossus, dont beaucoup semblent avoir traversé sans dommage les malheurs de la guerre. Rien dans l'approche qu'on fait d'eux ne les exalte si peu que ce soit. Aussi règne-t-il dans leurs halls et leurs galeries une ambiance presque intime. Le grand tourisme de masse ne se dirige pas de ce côté-là. Dahlem est trop loin, trop difficile d'accès, insuffisamment objet de publicité. Le musée mythique de Berlin, c'est le Pergamon, dont les collections d'antiques n'auraient pourtant rien de bien remarquable, m'a-t-il semblé, n'était l'apport considérable de l'ex-empire ottoman : Pergame bien sûr, Milet, Assur, Babylone, Uruk, etc. ; et dont les principes d'organisation muséographique sont déplorablement. Tandis que les musées de Dahlem, pour autant que je puisse en juger sur la petite partie que j'en ai vue, sont éblouissants de richesse, de beauté dans la présentation des œuvres, de rigueur dans leur agencement. C'est comme si le Louvre (j'exagère un peu, mais moins qu'on ne pourrait le croire ; et le Louvre n'a pas ces splendides collections précolombiennes, par exemple), c'est comme si le Louvre était à Viroflay...

Je suppose que l'œuvre étendard de la Gemäldegalerie, à Dahlem, c'est *L'Homme au casque d'or*, qui fait un emblème austère, au demeurant, et quelque peu ambigu, puisque son attribution à Rembrandt est de plus en plus contestée, jusqu'à être, même, très majoritairement rejetée. Il est convenu d'estimer, en accord avec la pensée « sympa », que le nom de l'auteur, en pareilles occurrences, n'a pas d'importance, puisque l'œuvre est de toute façon admirable – ô combien ; mais je trouve, moi, qu'il en a beaucoup. Car comment pourrait-on ne pas se soucier de savoir de quelle main, de quel cerveau, de quelle conception du monde et de l'existence est sorti tout armé, c'est le cas de le dire, un chef-d'œuvre de cette trempe ? et se résigner à n'avoir pas idée de ce que peut être le reste de la production d'un artiste de pareil génie ?

A quelques salles de distance de *L'Homme au casque d'or* sont accrochés deux Kalf aussi bouleversants l'un que l'autre. Les quelques touristes qui passent ne leur donnent pas un coup d'œil, immédiatement attirés qu'ils sont par la *Jeune fille au collier de perles* – au demeurant merveilleux, bien entendu. Mais je ne pense pas que Kalf, qui n'a pas de nom dans le grand public, soit un artiste de dimension très inférieure à celle de Vermeer, qui a comme lui passé de longs siècles dans une presque totale obscurité. Il le vaut bien en qualité de silence ; il le dépasse peut-être en gravité. Toutes les natures mortes de Kalf sortent de l'ombre la plus noire, qui les revendique encore, et qui dévore sur leur pourtour ici une haute flûte, là un pli

du tapis, presque toujours au moins les pieds de la table. Cette ombre est plus forte et plus éloquente que la nuit même. Elle est l'éternité faite image, faite épaisseur de l'air, *the unanswered question*. Or c'est à partir d'elle, aussi, que pointe sous son casque vibrant le souverain mutisme du mûr guerrier rembrandtesque. Est-il la question, lui ? Est-il la réponse ? Et que celle-ci soit si peu de chose, et si simple, et si triste, est-ce là la connaissance qui ferme son visage, pour notre bien ? Oh ! Je n'insinue pas, faut-il seulement l'écrire, que Kalf ait quoi que ce soit à voir avec le *Casque d'or*, non. Mais je suis très frappé de trouver égal, à mon sens, dans ces deux natures mortes de Dahlem, dans celle de Valenciennes (qui ressemble beaucoup à la *Still life with Chinese porcelain bowl*, comme dit ici le catalogue anglais), dans celle de Lugano (la plus belle) et dans presque tous les Kalf que j'aie jamais vus, d'une part, puis dans *L'Homme au casque d'or*, donc, d'autre part, un être-là métaphysique incomparable, vertigineux, envahissant (comment peut-on ne pas voir les Kalf ? C'est ne pas voir le gouffre de Delphes (en négatif)).

Vermeer est fait de beaucoup d'absence, de distance, d'un ailleurs mis en peinture, et mis en cadre. L'ailleurs n'est pas moins béant chez Kalf ni chez le maître du *Casque* : non moins prodigieux d'éloquence coite, non moins poétique, plus philosophique et moins psychologique, sans doute ; mais il est pris chez eux dans la pâte d'une formidable présence, si tant est qu'il ne la constitue pas, même. Jamais ce qui n'est pas, et dont nous nous soucions tant, n'a mis tant de génie humain à faire sentir sur nous son emprise ; jamais n'a-t-il choisi de se manifester si clairement, si obscurément plutôt, par le truchement d'objets si lourds, si durs, si brillants et qui sautent à ce point aux yeux : un nautile, une coupe de porcelaine chinoise, un vieux casque espagnol.

\*

De toutes les versions de la *Vénus et l'organiste* (ou *Le Joueur de luth*), de Titien, celle de Berlin, que je ne connaissais que par des reproductions, est de loin ma favorite, à cause de la grande séduction à mes yeux du blond joueur de luth, dont on voulait jadis, et même naguère, contre toute vraisemblance, que ce fût le futur Philippe II. La *Vénus*, elle, est assez conventionnelle, et je trouve même qu'elle n'est pas très jolie, avec son gros ventre plissé. Pour dire le fond de ma pensée, elle gâche un peu le tableau. Mais un peu seulement, car il faudrait beaucoup plus qu'elle, et beaucoup plus vilain, pour m'interdire d'aimer une œuvre où brille, en un curieux trois quarts arrière, qui met en valeur son justaucorps somptueusement peint et son haut-de-chausse à crevants, si attachant jeune musicien.

*Vendredi 4 janvier, neuf heures et demie du matin.* Je me suis interrompu hier soir pour regarder à la télévision, dans la chambre, à l'hôtel, l'opéra d'enfance de Mozart, *Apollon et Hyacinthe*, qui a été tourné au château de Brühl et que diffusait

Antenne 2, excellentement captée ici : oh ! curiosissime affaire, même tant bien que mal édulcorée, dans son achriennité criante, chantante, par l'introduction d'une certaine Melia, qui brouille un peu les pistes, entre les jeunes amants masculins et le tiers jaloux, Zéphyr. Qui a bien pu avoir l'idée biscornue de donner pareil sujet à traiter à un enfant de treize ans ? Et lui, s'il n'y voyait que du feu, lequel ?

Quoi qu'il en soit, reprenons : un autre beau blond (nous ne sommes pas allés bien loin), mais beaucoup plus blond, et nettement plus guerrier, c'est celui que peignait, c. 1540, « Meister L.S. », si je me souviens bien ; et qui était un ardent rejeton d'une famille d'Augsbourg, si j'ai bien compris le cartouche explicatif (mais généralement je n'y comprends rien). Ce qu'ont de commun le petit organiste de Titien et ce jeune homme-là, c'est un visage et une expression qui pourraient être absolument d'aujourd'hui. Ce fier Augsbourgeois, on le rencontre couramment au Knast ou dans la dite *twilight zone* du Connection, bardé de cuir au lieu qu'il l'est de fer, et voilà tout.

On s'étonnerait un peu davantage de tomber dans ces antres sur son voisin, le Charles Quint que peint en 1532 Christoph Amberger. Est-ce là, ainsi qu'on est tenté de le penser, le plus réaliste des portraits de l'empereur, le plus exact dans sa représentation physique ? En ce cas ce malheureux prince était beaucoup plus prognathe encore qu'on ne nous le montre d'habitude, et alors à un degré véritablement saisissant. Et quel intérêt pourraient avoir eu les peintre à aggraver les choses ? Il ne doit pas s'agir d'une caricature, malgré les apparences.

Le duc d'Albuquerque que représente Moroni en 1560, ce n'est pas par sa beauté qu'il impressionne d'abord, quoiqu'il soit plutôt bel homme, lui ; mais davantage par la résolution qu'il témoigne, tranquille et mélancolique, et que souligne la devise gravée dans la corniche sur laquelle il s'appuie : *Aqui esto sin temor, y dela muerte no he pavor*. Mais plus encore frappent la grandeur et l'originalité du peintre, ce singulier Bergamasque, si moderne dans le réalisme absolu de ses portraits extraordinairement dépouillés, sur un fond clair et presque entièrement nu.

Le fond de l'Ugolino Martelli, de Bronzino, n'est pas si dépouillé, quoique très clair, et florentin on ne peut davantage. Il est aussi éloquent que tout le reste, les livres, la pose et l'expression du visage du modèle. Le déséquilibre maniériste a rarement atteint pareil équilibre *autre*, et que l'on peut bien, ici, appeler *supérieur*, car c'est par de telles œuvres, et par exemple par le portrait d'un jeune orfèvre qui se trouve à New York, si je ne me trompe, qu'à Bronzino il arrive de dépasser la mondanité où toujours il se montre si virtuose, pour s'élever un moment au niveau des plus grands de ses pairs, le Rosso et Pontormo.

A l'égard de Sebastiano del Piombo, j'entretiens depuis toujours une admiration méfiante. Sa *Jeune femme romaine* est superbe, la composition remarquable de force, le coloris d'une saisissante richesse ; mais après de premiers regards éblouis on se prend à se dire que pareille monumentalité n'a pas vraiment lieu de s'étaler ici, qu'elle sent à l'excès la formule, et qu'elle pourrait bien être, au fond, un tantinet vulgaire. Il y a du nouveau riche du génie, chez Sebastiano, ou du moins du grand art ; ça ne l'exclut pas tout à fait du génie, évidemment, ou du moins du grand art. Loin de là, proclament même à l'envi, dans l'oreille de mon

Achévé d'imprimer en novembre 1996  
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.  
à Lonrai (Orne)  
N° d'éditeur : 1506  
N° d'imprimeur : 962224  
Dépôt légal : novembre 1996

*Imprimé en France*



Renaud Camus

La Guerre de Transylvanie

Renaud Camus

La Guerre  
de Transylvanie

*Journal 1991*



Cette édition électronique du livre

*La Guerre de Transylvanie* de RENAUD CAMUS

a été réalisée le 10 mai 2013 par les Éditions P.O.L.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,

achevé d'imprimer en novembre 1997

par Normandie Roto Impression s.a.

(ISBN : 9782867445361 - Numéro d'édition : 1397).

Code Sodis : N55213 - ISBN : 9782818018293

Numéro d'édition : 251262.